

BABILLARDE D'UN CAMPLUCHARD...

Je continue ci-dessous à copier la babillarde du camaro d'Amérique:

«Maintenant que nous avons vu les traquenards tendus sous les pas du colon frais établi, supposons qu'il s'en soit tiré à son avantage, sans de trop grands avaros: il a donc son domaine - sa hacienda constituée, mais la terre, ce n'est pas tout! Il lui faut à présent l'outillage, - des bœufs, des chevaux, des charrettes, des charrues et une foulitude d'instruments aratoires. Outre ça, la semence, - et enfin des provisions pour sa boustifaille de l'année qui court, en attendant d'attraper la première récolte.

Figure-toi, si les quelques pépètes qu'on a apporté de la vieille Europe ont vite passé au bleu. Après coup il faut encore recourir au crédit et c'est idem que pour la terre: ça se trouve assez facilement attendu que la récolte qui pousse est une bonne caution. L'Estanciero voisin te donne des bœufs sauvages qui iraient mieux à courir dans les arènes qu'à tirer la charrue. En cas de non paiement, il retrouvera des animaux dressés, ayant doublé de valeur; ses risques ne sont donc pas bien grands.

Quant aux provisions de bouche, c'est l'épicemar (almacenero) qui s'en charge. Il donne à crédit jusqu'à la récolte le plus strict nécessaire, - il donne aussi l'outillage. C'est le plus grigou de tous ces prêteurs du diable! Aussi rappelle-t-on le pulpero - la pieuvre.

Et ce titre n'est pas volé, c'est même la seule chose que ce chameau ne vole pas!

Voilà donc mon bonhomme, une fois qu'il s'est abouché avec ces diverses sangsues, turbinant à tire larigot, pire qu'une bête; mais il a beau masser tant et plus, suer sang et eau, y a pas de pet qu'il se tire vivement d'affaire; il n'a pas fini de chier, le pauvre bougre, ni de tirer la langue.

Ne voulant pas perdre une année de jachère, il a semé du maïs. Aussitôt ce produit mis en sac, le pulpero décroche un de ses tentacules et, aïe, il fait bougrement plus de mal que la grêle, ce sacré rossard-là. Après lui, il n'y a plus grand'chose à rafler, - le marchand de bestiaux s'amène et prend le reste.

Or, il faut que les pauvres gas se laissent faire sans regimber: qu'ils ne s'avisent pas de trop vouloir mettre leur nez dans le compte du pulpero, de l'écheniller de ses irrégularités, d'équilibrer un brin ses balances, en plus du mauvais sang, il ne gagnerait que de se faire couper les vivres.

Le meilleur parti qu'il a à prendre est encore de se rendre au labour, sachant qu'il est dupé, volé, exploité, et qu'il n'en peut mais! N'ayant pas réussi au maïs, il espérera mieux du lin et du blé, - mais le même jeu se renouvelle; toujours la pieuvre suce le plus clair des produits, c'est sans cesse à recommencer!

De son côté, le proprio du terrain acheté n'oublie pas de percevoir sa dîme; à la fin, le colon ne tarde pas à comprendre qu'il n'est que l'humble valet, la bête de somme de ces parasites. Vienne une mauvaise récolte, un de ces fléaux qui ne sont pas rares ici: la gelée, la grêle, les sauterelles, et il n'aura d'autre ressource que d'atteler son char et de foutre tout en plan.

Il est vrai que contre les sinistres dont je viens de jacter, il y a l'assurance. Elle est même obligatoire. Les pulperos qui ont en même temps les agents des compagnies d'assurance, ont imaginé le tour mirifique de ne donner à crédit qu'à ceux qui s'assurent. Ces birbes font d'une pierre deux coups: ils touchent leur commission et assurent leur créance.

Pourtant, vas-tu me dire, on est bien le maître en fin de compte de vendre sa récolte à qui bon vous semble et d'envoyer faire lanlaire les épicemars. Sans doute, on a ce droit - comme une charibotée d'autres - comme par exemple de licher du Bourgogne et de se farcir de dinde truffée... mais c'est les moyens d'user de ces droits qui manquent!

Si tu ne devais pas, si tu n'avais pas bouffé une partie de ton blé en herbe, passe encore; mais c'est le cas général. Une fois réglé la situation, les bénéfices sont si minuscules qu'il te faut recommencer à nouveau; te voilà encore en plein esclavage dans les griffes de la pieuvre.

D'autre part, vendre aux marchands ambulants qui, de ci, de là, galopent la cambrousse, je ne vois pas ce que tu gagnerais au change. En voilà de la foutue clique que ces lascars. C'est pire que les sauterelles: ils chapardent sur tout! sur le prix, sur le poids... heureux encore quand ils ne lèvent pas le pied, emportant le blé et la monouille des pauvres couillons.

Il y a bien un autre système. C'est d'aller bazarder sur la place à Rosario ou à Buenos-Ayres. Mais, l'ami, ce sacré déplacement coûte chaud, et puis faut voir de quel œil les gros acheteurs reluquent et toisent le pauvre cul-terreux qui s'aventure à s'adresser directement à eux et veut échapper aux griffes des intermédiaires. «Vous n'avez que 300,... 400 quintaux, mon brave? nous n'opérons pas sur de si petites quantités; adressez-vous à notre agent».

C'est, 90 fois sur 100, la réponse qu'il reçoit, et si, par hasard, une offre de prix lui est faite, la commission de l'acheteur est prélevée. S'il vend, il doit embarquer son blé qui ne sera pesé qu'à destination et tous les risques et les avaros du voyage restent à sa charge.

Je n'ai pas encore pu jaspiner de la maîtresse sangsue, la gouvernance: il faut payer 10 centavos par quintal de tout produit agricole; les machines à bras payent cette année 1.000 pesos par récolte; inutile de dire que c'est sur les épaules du pétrousquin que tout ça retombe.

Voilà, grosso modo, la situation matérielle. Quant à la situation morale et intellectuelle, elle est plus terrible encore: un milieu abrutissant; des purotins chassés d'Europe par la misère noire, oubliant leurs angoisses et les tortures du passé sans penser nullement à ceux qui restent là-bas à batailler avec rage. Ces pauvres bougres deviennent de plus en plus maboules. Les préjugés les plus loufoques croissent et embellissent, surtout une espèce de patriotisme rétrospectif qui est bien la plus fichue couillonade qui puisse se loger dans un ciboulot humain.

Tu penses si un anarcho est reluqué de travers. Il y a trois ans, il se fit une souscription pour une église dont notre patelin était dépourvu; l'affaire était manigancée par les épiciers qui rognaien bougrement de voir les crétins et les bigottes aller à la messe à un patelin distant de quatre lieues de San-Jorge, perdant gros comme le bras à ce que, ce jour, les emplettes ne se fassent pas chez eux. Je répondis aux souscripteurs que je ne donnerais pas un rotin pour la cahute à bon dieu, ni pour le porc de ratichon qui s'y installerait après coup, laissant cette dépense aux pulperos, puisqu'elle se faisait uniquement pour leur profit: mais je proposai au type d'affecter les picailons à un grenier commun où tous pourraient loger leur blé, évitant ainsi pas mal de pertes et de dégâts de toutes sortes. Ces pauvres tourtes m'envoyèrent bouler avec perte et fracas.

Ce fut bien pis quand ils surent, que mes loupiots n'étaient pas baptisés et qu'en ayant perdu un l'année dernière, je le fis enterrer sans les grimaces d'un curé. Petit à petit, j'ai été tenu à l'écart comme un pestiféré, mais je me console en voyant que malgré toute la galette et la victuaille dont ils bourrent la poche et la panse de l'homme noir, malgré la dîme qu'ils lui casquent pour qu'il bénisse leurs champs, les miens prospèrent assez bien, sans tous ses oremus, et le père des mouches n'est pas plus mauvais pour moi que pour eux.

Pour les moutards, l'instruction est quasiment impossible, bien qu'il y ait des écoles dans le pays, l'une du gouvernement, l'autre particulière. La première ferme neuf mois de l'année, car les salauds de la gouvernance ne veulent pas financer; l'autre, dirigée par une bigote italienne, finit et commence par des prières, le reste à l'avenant.

Tu vois que la misère a pour pendant l'ignorance. On est forcé d'instruire ce petit monde chez soi. Cela va bien l'hiver, mais, dans la belle saison, avec les travaux, y a pas mèche.

Bref, à moins d'être solidement trempé, la situation est, intenable. C'est pire qu'en Europe! Au moins, là-bas, peut-on, en face d'une chopine, se délier la langue avec un camarade qui vous comprend: on discute, on pense, on agit... cela aide à trouver le pain moins dur».

Et foutre! faut encore que je mette un point. A dimanche la suite et fin de la babillarde du frangin.

Henri BEAUJARDIN
dit Le Père Barbassou.